

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Autoportrait en dépanneur

Michel Biron

Number 158, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

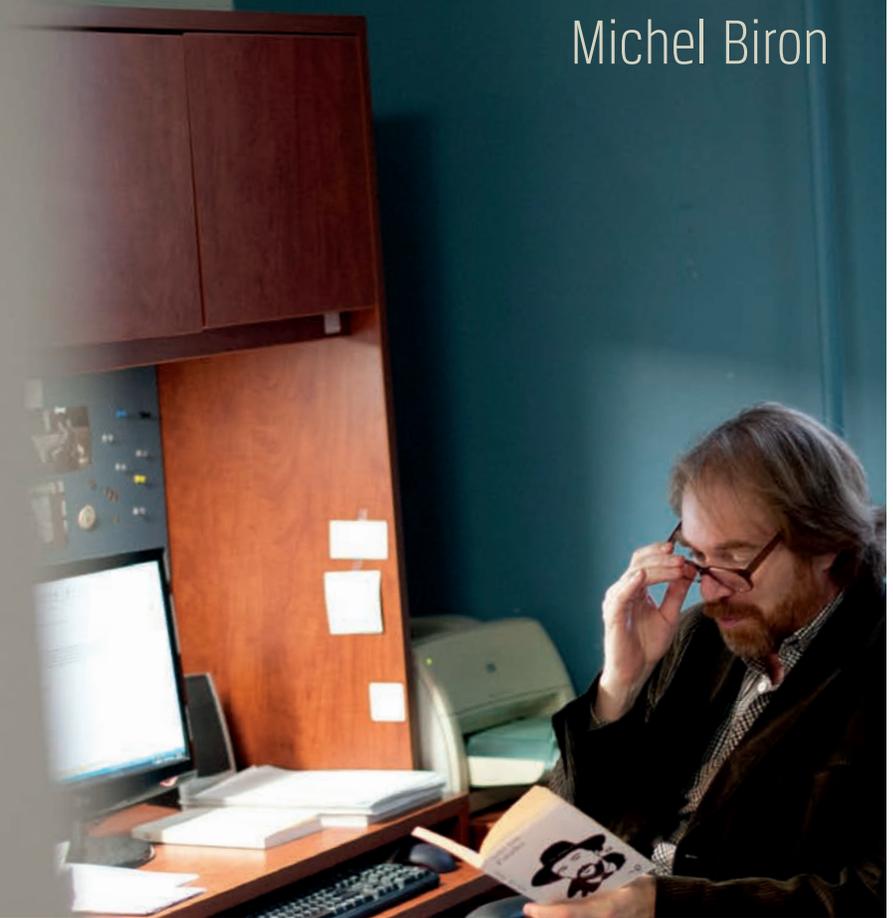
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Biron, M. (2015). Autoportrait en dépanneur. *Lettres québécoises*, (158), 5–6.

Autoportrait en dépanneur



La littérature a toujours été pour moi le meilleur moyen de négocier un « pacte honorable avec la solitude » (Gabriel García Márquez). Elle est notre héritage commun, mais aussi un moyen de ne jamais se laisser enfermer dans quelque groupe que ce soit.

J'enseigne, je fais de la recherche et je m'occupe parfois de tâches dites administratives. Ce sont les trois fonctions qu'assume tout professeur d'université et qui résument le mieux ce que je fais de mes journées depuis vingt-trois ans. Le professeur de littérature n'est pas différent des autres types de professeurs, surtout depuis qu'il est obligé de se prendre pour un scientifique et d'aller chercher des subventions pour réaliser de très sérieux programmes de recherche. Et je ne suis pas différent de mes collègues qui, presque tous, jouent le jeu avec plus ou moins de bonne volonté.

Un collègue que j'admire beaucoup m'a dit un jour que j'étais un excellent « dépanneur », ce qui signifiait, si j'ai bien compris, que j'acceptais volontiers de m'occuper des tâches ingrates dont personne ne voulait. C'était un compliment et une insulte à la fois, et le collègue en question s'en est aperçu puisqu'il est venu me voir ensuite pour s'excuser. Il craignait de m'avoir blessé par ce mot dépourvu de toute gloire. Il y aurait en effet quelque chose comme un aveu d'infirmité à accepter ce rôle de dépanneur sans protester.

Et pourtant, ce mot ne me déplait pas. À l'origine, le mot « panne » appartenait au domaine de la marine et désignait le bout de la vergue qui s'amincissait comme le bout d'une plume (« panne » vient de « pinne », c'est-à-dire « plume, aile »). Mettre en panne voulait dire

Le dépanneur est celui qui aide à vaincre l'immobilité, non pas par un coup de barre spectaculaire, mais par un geste souvent discret qui répare les choses.

mettre la vergue dans la position qui permettait au bateau d'arrêter sa marche. Au xx^e siècle, le terme « dépanneur » a été transposé au domaine de l'automobile où il est entré dans l'usage courant, au masculin comme au féminin. Au masculin, il a en outre acquis au Québec un sens que l'on connaît tous : le dépanneur désigne la petite épicerie du coin qui reste ouverte tard le soir et les jours fériés de façon à « dépanner » les clients en mal de nourriture ou de biens essentiels (cigarettes et bière). Dans toutes ses acceptions, dépanner signifie « remettre en marche », peu importe que ce soit le corps affamé (ou assoiffé), le bateau ou l'automobile. Le dépanneur est celui qui aide à vaincre l'immobilité, non pas par un coup de barre spectaculaire, mais par un geste souvent discret qui répare les choses.

Je retiens de ce mot « dépanneur » deux qualités qui me sont également précieuses : le désir de mouvement et le souci de servir le voisinage. D'un côté, le grand large, le besoin de regarder loin, de sortir de chez soi, de quitter les siens, de se voir à travers les yeux de l'étranger ; de l'autre, le plaisir de se rendre utile pour la communauté proche, d'être disponible pour ses voisins, sa famille, ses amis, voire ses collègues ! Toute ma vie, il me semble avoir alterné entre les deux appels, refusant toujours de m'identifier complètement à l'un ou à l'autre, trouvant en quelque sorte dans chacun un antidote contre les exigences excessives de l'autre.

La littérature pour moi est le plus grand des dépanneurs. Elle a toujours été le meilleur moyen de négocier un « pacte honorable avec la solitude » (Gabriel García Márquez). Elle est notre héritage commun, mais aussi un moyen de ne jamais se laisser enfermer dans quelque groupe que ce soit. Je ne déteste rien autant que l'esprit de clan et je me méfie

de tout ce qui relève du nationalisme littéraire. La vraie littérature ne peut s'écrire que contre cette maladie. Il est difficile de l'admettre quand on écrit au Québec, où la littérature et la nation ont grandi main dans la main. Mais il suffit de relire les écrivains qui comptent pour s'apercevoir que ce mariage forcé n'a jamais été vraiment désiré par aucune des deux parties.

Quand j'ai étudié la littérature belge, à l'époque lointaine de mon doctorat, j'ai insisté sur une certaine « belgitude » propre aux textes d'écrivains comme Camille Lemonnier, Paul Nougé ou Jean-Pierre Verheggen, mais c'était parce que ces textes n'étaient aucunement menacés par quelque forme de nationalisme littéraire. Quand je suis revenu au Québec et à la littérature québécoise, j'ai insisté au contraire (et j'insiste toujours) pour en parler comme si je m'adressais à un lecteur étranger (belge ?). J'ai l'esprit de contradiction, comme la plupart des écrivains que j'admire. La littérature est affaire de contradiction : tout vrai roman débute par un « Non ! », écrivait le grand critique Albert Thibaudet au début du xx^e siècle. Il en va de la liberté même de l'écrivain, qui ne peut adhérer au monde sans éprouver au préalable ce qui l'en sépare.

Mais que signifie aujourd'hui cette force de contradiction qui a toujours été pour moi l'essence de la littérature ? Quand j'ai commencé à étudier la littérature, nous étions plusieurs à tenter de la mettre en relation avec ce qui lui était extérieur, avec les langages du monde « ordinaire ». À présent, ce combat n'a plus beaucoup de sens, tant l'autonomie de la littérature a été mise à mal, tant l'idée selon laquelle la littérature est socialement utile va de soi. Que faire alors ? Enfoncer davantage de portes même si elles sont toutes déjà dangereusement ouvertes ? Le dépanneur que je suis voudrait bien savoir où donner de la tête pour aider à remettre la machine en marche. Mais en réalité, c'est inutile : la machine roule toute seule, elle s'emballe et fonce à toute allure vers les innombrables portes ouvertes qui s'offrent à elle. Jamais la littérature n'a tant proliféré, jamais non plus le discours sur la littérature n'a tant proliféré. Au fond, je ne vois désormais qu'une solution : devenir une sorte d'anti-dépanneur, car tout ce qui reste au dépanneur, c'est l'idée un peu saugrenue et contre nature d'enrayer le moteur, de mettre la voile en panne pour espérer ralentir le mouvement et retrouver un peu de calme. Comme disait mon maître, il s'agit toujours d'aller là où ça résiste.

Salon du livre de Trois-Rivières et Bryan Perro

Du 26 au 29 mars a eu lieu le 27^e Salon du livre de Trois-Rivières. Une année des plus satisfaisantes, selon la directrice générale Julie Brosseau : 12 000 visiteurs, 14 000 participants aux activités du salon, 160 présentations et conférences, sans compter des centaines d'auteurs venus célébrer l'univers du livre. On peut difficilement comparer ce salon à celui de Montréal, qui attire bon an, mal an plus de 125 000 visiteurs, mais il faut par ailleurs compter sur l'énergie qui s'en dégage.

Le poète et lecteur remarquable qu'est Jean-Paul Daoust est enthousiaste : « J'ai adoré ce salon du livre. [...] Ce que j'aime du Salon du livre de Trois-Rivières, c'est qu'il est à l'échelle humaine. Il a juste une belle grandeur. Il n'est pas minuscule et il n'est pas gigantesque au point où on devient anonyme. [...] Je ne suis pas objectif, et tant mieux, mais je trouve que les gens de Trois-Rivières sont très fidèles. Quand ils t'aiment, ils t'aiment longtemps. Moi, en tout cas, j'ai été choyé. J'espère être réinvité l'an prochain, pas comme président d'honneur, mais comme poète en résidence, tiens je vais prendre la place de Sébastien Dulude », lance M. Daoust, amusé et sérieux dans le même souffle. [Olivier Gamelin, Arts et spectacles, lapresse.ca, 30.03.2015].

Il faut dire que la présence de Sébastien Dulude, notre chroniqueur de poésie à *Lettres québécoises*, a été un vrai succès. Choisi poète en résidence du Salon du livre de Trois-Rivières, Sébastien devait composer quatre textes durant l'événement et les déclamer en public. De toute évidence, cette initiative a été vivement appréciée par les visiteurs. Quant à Sébastien Dulude, il était ravi : « C'est une expérience vraiment formidable, super stimulante. »

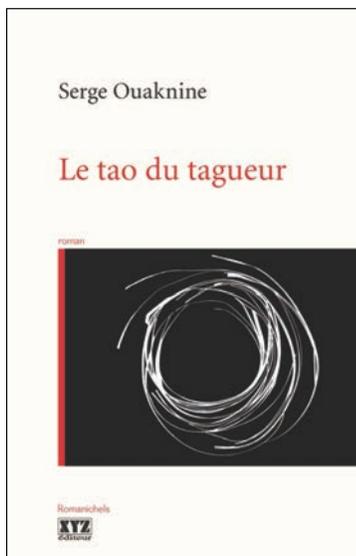
Est-ce le succès du trouvère Sébastien Dulude qui a titillé Bryan Perro ? Quoi qu'il en soit, ce dernier s'est glissé dans l'entrevue pour dire à quel point il appréciait le Salon du livre de Trois-Rivières et, du même souffle, lancer l'idée que le Salon de la Mauricie puisse avoir lieu à Shawinigan une année sur deux, comme cela se fait en Abitibi-Témiscamingue où le Salon se tient dans cinq villes différentes de la région.

À n'en pas douter, l'idée plaît passablement à Bryan Perro, cet homme-orchestre qui écrit des romans, dirige sa propre maison d'édition et tient de plus une librairie à Shawinigan. La question est de savoir si M^{me} Julie Brosseau trouve, elle aussi, la proposition aussi emballante. À suivre...



www.editionsxyz.com

Également disponibles en version numérique



« Il est poète et sait les images. Il est metteur en scène et connaît les gestes. Il est peintre et comprend l'importance de la ligne. »

La Presse, Mario Cloutier

« Avec autant de finesse de plume que d'implacable lucidité, Andrée Ferretti cisèle son exploration de la psyché féminine. »

Le Droit, Valérie Lesage

